

I

UN CRIME VENGEUR

À Paris, ce 25 mai 1926, il fait très beau. Pas un nuage dans le ciel, où brille un soleil printanier. Il est 12 heures 30. Perdu dans la foule animée des étudiants du Quartier latin, un homme nu-tête, en blouse blanche, remonte le boulevard Saint-Michel d'un pas pressé, l'air extraordinairement résolu. Il est blond, de taille moyenne, plutôt maigre. Une simple petite moustache souligne un nez droit et mince. Mais ce qui frappe dans son visage, c'est le regard, un regard concentré, d'une fixité métallique. Arrivé à la hauteur de la rue Racine, l'homme se poste devant la vitrine de la librairie Gibert et attend, immobile, les yeux braqués sur la façade du restaurant le « bouillon » Chartier, situé à quelques mètres. Peu après 14 heures, la porte du restaurant s'ouvre. Un homme en sort, se dirige vers le boulevard Saint-Germain. C'est un individu d'une quarantaine d'années avec une face glabre aux traits réguliers, des yeux nostalgiques, un air pensif. L'homme à la blouse blanche s'approche de lui et, avec douceur, l'interpelle en ukrainien : « Pan Petlioura ? » Puis il lui repose la question en français : « Êtes-vous Monsieur Petlioura ? » Sans attendre la réponse, il sort un revolver de sa poche et tire deux coups de feu en criant : « Défends-toi, canaille ! » À peine la victime a-t-elle le temps d'esquiver un geste avec sa canne,

l'autre tire cinq autres coups, vidant tout le chargeur. Entre chaque coup de feu, on l'entend dire : « Assassin ! Voilà pour les massacres, voilà pour les pogromes ! » L'homme chancelle, s'effondre sur le sol avec un faible gémissement. Il n'a pas dit un mot. Sur sept balles tirées, cinq l'ont atteint, provoquant une plaie de l'abdomen, une perforation de la fesse gauche et trois perforations d'intestin. L'autopsie révélera que c'est la cinquième balle qui a causé la mort, une mort rapide, cette balle ayant traversé de part en part le poumon gauche, le poumon droit et le cœur.

Quant au meurtrier, il est maintenant impassible. Son forfait une fois commis, il se laisse arrêter sans résistance. Au gardien de la paix qui se trouve en faction au carrefour du boulevard Saint-Michel et qui est accouru après les premières détonations, il tend son arme avec la satisfaction du devoir accompli. On l'entend dire calmement : « J'ai tué un grand assassin. » Cette phrase, il la répétera une seconde fois au commissariat de l'Odéon où il est conduit aussitôt.

On le presse de questions : il dit s'appeler Samuel Schwartzbard. Il a trente-huit ans, il est né en Bessarabie. Il est juif, horloger, poète à ses heures. Après une jeunesse passée à Balta, il a vécu en France, fuyant les persécutions anti-sémites. Quand la guerre éclate, il a vingt-six ans. Il court au bureau de recrutement de la Légion étrangère et s'engage. Grièvement blessé dans la Somme en 1916, il est retourné vivre en Russie, alors en pleine révolution. Pendant les années de guerre civile, il assiste, impuissant, à l'horreur des pogromes dont a souffert cruellement la population juive d'Ukraine. Des noms de villes qui font frémir : Berditchev, Jitomir, Ovrouch, Proskourov, Felchtine... Terribles pogromes perpétrés par des bandes nationalistes aux ordres de leur chef suprême : l'ataman-général Petlioura.

Dans ces pogromes, Schwartzbard a perdu des membres de sa famille. Et, comme tant d'autres, il quitte sa terre natale. Il regagne Paris en 1920, obtient sa naturalisation et ouvre une petite horlogerie boulevard de Ménilmontant.

Et voilà qu'il apprend par la presse que ce même Petlioura, qui a dû quitter l'Ukraine après l'invasion bolchevique, séjourne à Paris depuis 1924. Il dirige un journal en langue ukrainienne intitulé *Le Trident* qui continue à se livrer à des attaques antisémites. À partir de ce moment, Schwartzbard n'a qu'une obsession : venger ses frères de race. Il décide : il va tuer Petlioura.

Pour cela il se procure dans une page du *Petit Larousse* la photographie du chef ukrainien, et il achète un revolver. Pendant dix jours, il se lance à la recherche de sa future victime au Quartier latin où il croit savoir que l'homme réside. Il finit par le reconnaître, il le suit, il guette ses allées et venues, il note ses habitudes. Un jour, il le voit entrer au restaurant « Chartier » de la rue Racine. C'est le 25 mai, il est un peu plus de 13 heures. Il choisit de l'attendre et de le tuer à sa sortie : il se poste à l'angle du boulevard Saint-Michel et de la rue Racine. Puis il s'avise que Petlioura va demeurer un certain temps dans le restaurant, il en profite pour se rendre au bureau de poste de l'Hôtel de Ville et adresse à sa femme un pneumatique pour lui annoncer sa résolution. Voilà ce que Schwartzbard explique aux policiers qui l'interrogent.

Écroué à la prison de la Santé, il écrit peu après ces quelques lignes qui dépeignent son état d'esprit et résument le sens de son geste :

« J'ai fait un premier acte par un lucide et beau jour, dans le centre de la ville du monde, à Paris, devant l'univers entier. J'ai été trop magnanime pour cet assassin, sous le commandement

duquel ont été exterminés des milliers, des dizaines de milliers de Juifs, des enfants à la mamelle et des vieillards à cheveux blancs, des hommes et des femmes, sous les ordres duquel des bandes ont violé, pillé, extorqué, incendié. »

L'ataman est transporté à l'hôpital de la Charité, situé à proximité du lieu du crime, à l'emplacement de l'actuelle faculté de médecine. Il expirera vingt minutes plus tard, à 14 heures 35, sans avoir repris connaissance. Une plaque de marbre apposée sur le mur de la chapelle qui jouxte l'hôpital commémore la victime en ces termes annonciateurs des débats véhéments qui s'ensuivront et qui durent encore :

Simon Petlioura, Président de la République ukrainienne et chef suprême des Armées Ukrainiennes, mortellement blessé par un assassin à la solde de l'ennemi de l'Ukraine indépendante.

Héros national, Petlioura devient le martyr de l'indépendance ukrainienne. Ses obsèques ont lieu trois jours plus tard au cimetière du Montparnasse, en présence d'une foule de quelque deux mille personnes, des Ukrainiens exilés pour la plupart, venus de France et d'autres États européens, mais aussi des Russes chassés de leur pays par la révolution bolchevique, des Géorgiens également en exil, et nombre de représentants de pays « amis » comme la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Roumanie. Cette foule immense, venue rendre un dernier hommage à Simon Petlioura, défilera silencieusement derrière le corbillard surplombé par un étendard de soie vermeil brodé d'un triangle doré, au milieu d'une masse de fleurs et de couronnes. Des funérailles grandioses, à la dimension du personnage : Petlioura n'était pas seulement pour ces milliers d'hommes et de femmes en pleurs l'ancien président

du Directoire de la République démocratique ukrainienne et ataman en chef de l'Armée, il était « le héros national connu de toute l'Ukraine, célèbre dans les chansons populaires et résumant tous les espoirs de son pays¹ ». De fait, c'est le symbole de l'Ukraine libre qui disparaît.

Entre les deux visions du personnage, le moment venu, les juges devront choisir.

L'instruction va commencer. Elle durera un peu moins de dix-huit mois. De l'assassin, ce Samuel, ou Sholem, Schwartzbard, qu'apprend-on de plus ?

Il est né en Russie, en 1886, dans la région de Smolensk. Sa famille est pauvre, comme l'immense majorité des familles juives de cette région en butte depuis des siècles aux humiliations et aux insultes. Il faut rappeler que la Russie détient un funeste privilège : c'est la terre par excellence des pogromes. Un temps mise en veille, la « tradition » ressurgit avec l'assassinat du tsar Alexandre II, le 1^{er} mars 1881. Quand la population apprend qu'une Juive, Genia Guelfmann, a pris part à cet attentat révolutionnaire, c'est une explosion de haine : « Les Juifs ont tué le tsar libérateur, le nouveau tsar a donné l'ordre de massacrer les Juifs. » Une vague de pogromes submerge l'Ukraine trois années durant. Les maisons sont démolies et les biens pillés, cependant que femmes et enfants hurlent de terreur. Un jour, il faut partir : ordre est donné aux Juifs de quitter la zone frontalière. La famille Schwartzbard s'établit à Balta, dans le sud-ouest de l'Ukraine. Balta, décimée à son tour par les pogromes ! Schwartzbard racontera plus tard :

« Les Juifs marchaient de long en large, l'air hébété, ne sachant où aller. Il n'y avait plus d'abri sûr pour eux. Les magasins pillés,

détruits, les rayons vides tels qu'ils avaient été laissés par les pogromistes. Les fenêtres brisées, la peur qui se lisait dans leurs yeux. Les *goyim* voyaient non seulement qu'ils n'étaient pas punis pour le vol et le pillage des maisons juives, mais aussi que les Juifs avaient peur de relever la tête. Cela les rendait plus vulnérables aux menaces et aux chantages. Les quelques petits biens qui leur restaient excitaient la convoitise des pogromistes. "Tu vas voir, toi, le youpin ! Attends, attends, on va s'expliquer avec toi. Jusqu'à maintenant, tu n'as encore rien vu"² ! »

C'est dans cette ambiance toute particulière que Sholem grandit. Une enfance partagée entre l'étude de la Torah et l'apprentissage de l'antisémitisme ordinaire :

« J'appris le russe avec les insultes dont les enfants ukrainiens nous gratifiaient. Chaque année, pour Pessah, les jeunes garçons et filles des villages environnants venaient se moquer des enfants juifs qui s'amusaient sur le trottoir opposé. Ils traversaient la rue, les empêchant de passer et leur arrachaient des mains les bonbons et friandises qu'ils recevaient à cette occasion. S'ils protestaient, les autres criaient : "Maudits Juifs, vous avez torturé notre Dieu. Nous ferons la même chose avec vous." Plus d'une fois, chacun d'entre nous à son tour rentrait à la maison, ses vêtements en lambeaux, qui avec le visage en sang, des bleus sur le front, qui avec la main ou le pied endolori³. »

À quinze ans il devient apprenti horloger. Le voici confronté à une réalité sociale qui, spontanément, lui fera acquérir une conscience de classe : « J'étais un enfant à tout faire, un domestique dans la maison, un apprenti dans l'atelier. » C'est l'époque où il assiste à son premier meeting socialiste. Il entre peu après dans le *Funk* (« L'Étincelle »),

un mouvement communiste juif, pour y faire de l'agitation. Il n'est question dans ces réunions que de « dictature du prolétariat », de « bourgeoisie », de « Constitution ». Pour Schwartzbard, point de doute : ces socialistes sont les nouveaux prophètes : on est rentré dans les « temps messianiques ». Cette vision messianique hantera Schwartzbard d'un bout à l'autre de sa vie : elle infléchira son combat militant, le faisant passer sans transition de la révolution socialiste à la révolution libertaire.

En 1905, quand la première révolution russe est déclenchée, une nouvelle vague de pogromes inspirés en sous-main par le pouvoir tsariste déferle sur l'Ukraine.

À Balta, la colère se déchaîne avec une particulière violence. Des soldats démobilisés se ruent sur les petites échoppes et les maisons juives, brisant des vitrines, volant, saccageant, molestant les Juifs sur leur passage. Ces pogromes provoqueront une prise de conscience : peut-on encore assister à ces scènes d'horreur sans réagir ? Peut-on se laisser ainsi humilier, spolier, massacrer, sans combattre ? Avec un groupe de jeunes Juifs, Sholem — il a alors dix-neuf ans — participe au premier mouvement d'autodéfense. Finie la passivité : le combat contre les pogromes doit se livrer sur place, par les Juifs eux-mêmes. Avec feu il se munit d'un gros bâton, se jetant sur les Cosaques, « les traînant à l'extérieur du magasin dont ils avaient brisé la vitrine et les jetant au sol ». Cet acte héroïque lui vaut d'être arrêté pour « provocation au pogrome » et condamné à trois mois de prison. À sa sortie, il se rend en Autriche. Officiellement, pour travailler dans une horlogerie ; en réalité, pour effectuer des allers-retours entre l'Autriche et la Russie et y passer en contrebande des armes, des livres et des affiches révolutionnaires.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant-propos</i>	7
---------------------------	---

Première partie

LE CRIME

I. UN CRIME VENGEUR	11
II. UN CRIME ABSOUS	41
III. UN CRIME FONDATEUR	79

Deuxième partie

L'AFFAIRE

IV. LA TRAGÉDIE UKRAINIENNE	99
V. LES POGROMES	125
VI. PETLIOURA ET LES JUIFS	145
CHRONOLOGIE	181
BIBLIOGRAPHIE	185
INDEX DES NOMS PROPRES	187